



Lidia Yuknavitch  
Dora la Dingue

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR GUILLAUME-JEAN MILAN

POSTFACE DE CHUCK PALAHNIUK



Dora la Dingue



Lidia Yuknavitch

# Dora la Dingue

roman

*Traduit de l'anglais  
par Guillaume-Jean Milan*

**DENOËL**  
**& D'AILLEURS**

Titre original :

*Dora: A Headcase*

Éditeur original : Hawthorne Books and Literary Arts

© *Lidia Yuknavitch, 2012*

Et pour la traduction française :

© *Denoël, 2013*

*Ce livre s'adresse à tout ado qu'un jour on a traité comme s'il allait mal, alors qu'en réalité il nous ouvrait grand sa porte. Je l'ai écrit pour toi.*

*Et oui, tu as bien raison : le monde adulte EST un film de Fellini.*





Les anguilles ne tenant pas de journal intime, l'unique façon de définir leur genre fut de les couper en rondelles. Hélas, toutes celles que j'ai disséquées appartenaient au beau sexe.

SIGMUND FREUD,  
*À la recherche de testicules chez les anguilles*

Il est funeste d'être seulement homme ou femme : il faut être féminin-masculin ou masculin-féminin.

VIRGINIA WOOLF

Rien n'existe tant qu'on ne l'a pas écrit.

VIRGINIA WOOLF



Mère relave les cuillères. De là où je suis dans la cuisine, je vois le reflet de sa tête psychédélique : gros crâne, commissures des lèvres tombantes, yeux qui mangent le reste du visage. Une femme au visage affaissé. Sans déconner, regardez-la. Elle les décape salement, ces cuillères. Pauvres ustensiles en argent.

Être sa gamine, c'était un peu pareil.

Je vois le moindre détail de cette ville depuis la fenêtre de notre cuisine pourrie. Tout ce gris qui vire au bleu puis au noir. Les rues de Seattle qui courent dans tous les sens. Passants malingres. Trombes d'eau. Je vois le Space Needle. Sans doute le truc le plus con de la Terre. Au cœur de la pluie, la vue depuis l'appartement haut perché fait qu'on se croit dans un rêve. Je pose la main sur la vitre et je regarde la buée entourer mes doigts. J'enlève ma main. Voilà ce que je suis : une trace. Fille transparente. En peignoir éponge rose et dans des sous-vêtements de deux jours. Je veux une cigarette.

Mère. Je soupire. Elle frotera les cuillères jusqu'à ce qu'elle soit elle-même propre.

Je me frotte les yeux. J'ai l'impression que mon visage est barbouillé.

Vous voulez que je vous dise? Dix-sept ans, c'est pas top. On a envie de prendre l'air, on a envie de se débarrasser de soi comme d'une vieille peau morte, on a envie de prendre les choses telles quelles et de tout balancer. On se fait des piercings sur le visage, on se fait tatouer... n'importe quoi pour sentir quelque chose d'autre que la torpeur dedans.

On invente des vêtements que les autres prennent pour des loques. On se défonce. On touche à la sexualité. On s'enfonce dans les oreilles des écouteurs qui crachent une musique si forte qu'elle en est inaudible. C'est la pulsation, la chaleur, l'impact, le martèlement et le cri de corps bientôt adultes. On envoie des textos à s'en fouler les pouces, on tourne des films à l'arrache. On vit par le son et la lumière — par la technologie. Avec, à portée de main, l'arsenal de dope de nos zombies de parents.

Je suis pas une criminelle.

Je suis juste la fille d'une mère. Je suis pas dingue.

Je.

Veux.

Juste.

Respirer.

J'entre dans le salon en marchant. Cette pièce me rappelle toujours Monsieur K. Elle sent même un peu comme lui. La première fois qu'il m'a draguée, Monsieur K. — le

copain de mon père —, il avait un couteau à beurre dans la main. Pourquoi un couteau à beurre? Allez savoir! Il en avait un, point. Dans le salon, lui et moi. Et la pluie qui murmurait comme les bonnes sœurs contre les murs et les fenêtres. Son couteau à beurre en main, il a traversé le tapis dans ma direction. Il tremblait. Il a posé une main sur ma hanche, puis l'autre près de ma clavicule. J'avais un t-shirt des Pixies orné d'épingles de nourrice à l'encolure. Il s'est penché, m'a suçoté, mordillé le cou et il a gémi. Il sentait l'eau de Cologne Old Spice et les pastilles Altoids.

C'était d'un rétro! Un vrai film de Lon Chaney. Ça aurait dû être en noir et blanc avec une musique dramatique et flippante en fond sonore. Je l'aurais youtubé. Putain, mais il se croyait où? J'ai dégainé mon couteau de poche. L'ai ouvert d'une chiquenaude. Il a fait un pas en arrière, pensant que ça lui était peut-être destiné, j'imagine. J'ai brandi cette petite lame entre nous. L'ai menacé. Ça me faisait marrer. Ensuite j'ai approché la lame de ma clavicule au-dessus des épingles de nourrice et des Pixies, à l'endroit exact où il avait tremblé et gémi. J'ai pris son regard en otage.

Sans même jeter un œil, j'ai fait un petit sourire sur ma peau. J'ai entendu sa gorge se serrer.

J'avais quatorze ans.

Après ça, j'ai perdu ma voix. Je savais où elle était. Mais je le disais pas. Bien que ce soit arrivé il y a des années, je peux encore la faire disparaître quand c'est nécessaire.

Je sais pas comment, mon père s'est mis dans le crâne que j'avais besoin d'un psy. Tout ça est si parfaitement

œdipien. Il sait inconsciemment que je les ai dans le colli-mateur, lui et Monsieur K. Putain, c'est normal, non? Ils sont aussi discrets que ces arriérés de Nordstrom. Il sait que je fais arquer Monsieur K, alors forcément je suis malade. Envoie la fille chez le psy. Lave-toi les mains. Refais ton nœud de cravate de père.

Mon nom est Ida. Était, plutôt.

Faut que j'aïlle pisser.

Je me dirige vers la salle de bains. Ma mère le remarque à peine. Ou alors elle le remarque, mais ne le montre pas. J'entre dedans. Ferme le verrou. M'assois sur les toilettes. La pisse sort à gros bouillons. Je m'étais retenue longtemps. Quand on se retient suffisamment longtemps, on peut presque jouir en pissant. J'envisage de prendre une douche, mais décide plutôt de me couper les cheveux. Je récupère les ciseaux dans le tiroir. Je prends une grosse mèche, et hop les cheveux tombent. J'en prends une autre, puis une autre et je coupe, rasibus, près du crâne. J'ai l'air trop drôle. Je ressemble de plus en plus à Sid Vicious. Je fais des grimaces dans le miroir.

« Ida? »

C'est la mère qui m'appelle. Je dois être là depuis un moment.

« Ida? », plus proche. Comment on peut baptiser sa gosse Ida?

Bordel. Ça frappe à la porte.

C'est à ce moment-là que mes yeux tombent sur le rasoir de mon père — du genre rasoir à l'ancienne. Du genre qu'on dévisse pour mettre une VRAIE lame dedans. Une

antiquité, le truc. Ma parole. Il sort tout droit d'un film de Merchant Ivory. Mais il a une bonne tête. Je suis sûre que ça s'appelle un rasoir mécanique de sûreté. Trop drôle. Je ferme le verrou de la salle de bains.

« Ida? »

Je me mets au boulot. C'est comme si j'étais une artiste. Ce genre de rasoir, il faut le tenir très délicatement. Comme un pinceau. La tête est lourde. Faut bien le faire glisser, histoire de pas faire un carnage. Trente coups sont nécessaires. Pour faire un chef-d'œuvre, j'entends. Je les compte. Le sang ne m'a jamais dérangée. C'est ma couleur préférée, à vrai dire.

Son petit poing crible la porte comme une maman pic-vert.

J'ai presque fini.

Ses coups de bec vont crescendo, je pose le rasoir et regarde longuement, attentivement. Admirative devant mon boulot. Ensuite j'ouvre tout grand la porte en criant : « Voilà! »

Ma mère recule d'un pas, le souffle coupé. Son visage vire au blanc. De sa main libre une cuillère tombe au sol, au ralenti, tête la première. Mon crâne dégoulinant de sang apparaît furtivement comme un petit dessin animé dans la cuillère en chute libre. Elle fait un bruit métallique en touchant le sol. C'est sa mère qui lui avait donné ce service en argent. Et avant elle, la mère de sa mère. Qu'est-ce qu'ils ont tous avec l'argent? Je fixe cette cuillère stupide au sol. Puis je la ramasse, j'admire mon image et je la lèche.

« Ida! Mais qu'est-ce que t'as fait? »

Elle fixe avec horreur mon crâne complètement rasé et plein de petites coupures.

J'enlève la cuillère de ma bouche et je la lui tends.

« Je suis un oisillon! » je dis. Et je me mets en quête d'une cigarette.



Un bon conseil : quand vous en avez jusque-là, pensez aux quintes de toux. Je ne plaisante pas. Quand ils viennent — la bouche pleine d'un grand cru — vous balancer leurs sermons, leurs conseils, leurs leçons de morale, vous commencez à tousser. Plus ils essaient de vous dire des trucs, plus vous tousser — haussez les épaules, tousser à vous décrocher un poumon et secouez la tête genre vous pouvez rien y faire.

Bien sûr vous risquez de vous retrouver devant un toubib quelconque, mais c'est le prix — modique — à payer. Vous aurez sans aucun doute droit à la fumeuse tirade sur le cancer. J'ai l'impression qu'ils vont tous sur le même site Internet pour concocter leur diatribe. Un de ces « Comment remplir les blancs face à votre ado ». Je suis dans la batmobile avec le pater. Il m'emmène chez le psy. Dr Sig — c'est le surnom que je donne à mon toubib. Diminutif : Sigggy. La batmobile en question, c'est une Lexus personnalisée. Extérieur noir. Intérieur cuir fauve. Vitres teintées. Je regarde sa nuque. C'est un moment privilégié pour

nous, vu que je le vois presque jamais. Papa le Chauffeur. Mais je crois qu'il le croit différent, ce moment qu'on partage ensemble.

Mon père ne veut pas que ma mère sache qu'il s'envoie madame K depuis plus de deux ans. Il croit que mère ne le sait pas. Je crois qu'il est stupide. Suffit de voir son attitude à elle. Maman se brosse les cheveux devant sa coiffeuse le soir. Au lieu de tubes, poudres et autres pinceaux destinés à peinturlurer le visage d'une femme, sa coiffeuse fourmille de petits flacons marron, de flacons blancs, des minuscules et des plus gros avec des kilomètres d'indications qui l'attirent comme si c'était du blush, du parfum ou du rouge à lèvres. Adderall et autres amphétamines, Xanax, Vicodin, Oxy, morphine, Dramamine et tranquillisants. C'est pas sorcier de lui piquer vu qu'à 9 heures du soir, c'est plus une mère. Elle les passe en revue un par un tout en se brossant les cheveux, en fredonnant. Trop flipant... mais aussi, étrangement, hypnotique.

Si j'étais peintre, je peindrais son visage dissous par les sédatifs, les hauts et les bas d'une épouse devenue zombie.

La batmobile s'arrête aux feux rouges et opère ses virages furtifs. La pluie barbouille les vitres et floute les immeubles, voitures et gens qui défilent. La nuque de mon père dit : « Ida. »

J'entends au son de sa voix de tête qu'il va dire un truc naze. J'embraie sur un petit « Hum ». Un petit... zut alors, j'ai... comme un chat dans la gorge.

Il dit : « Ida, c'est important. Ta mère... Ida, il faut que

t'arrêtes de faire... de te faire ces trucs, là. Ça fait de la peine à ta mère, ce que tu fais. »

C'est reparti. Voilà qu'il prend des tours, avec son histoire. Il me regarde dans le rétroviseur. Je présume qu'il parle de ma nouvelle tête. Inconsciemment, il se frappe la sienne d'une main. J'en ai appris un paquet sur ces petits gestes récemment — actes machinaux, tics, nervosité. Je me frappe la tête aussi. Image du rétro. Mais je sais ce qui m'attend : un speech pour tâcher de se donner bonne conscience une fois de plus. Un speech pour éclipser ce que je sais, éclipser mon rôle dans son histoire comme le doux ronronnement d'un moteur de voiture mentant sur le réchauffement global.

« Ce truc avec ta tête », dit sa tête, et je balance un vieux coup de pied direct entre les épaules.

« C'est important que tu prennes ces rendez-vous au sérieux. »

Toux.

« Ça m'a coûté cher de te trouver la meilleure aide qui soit. »

Toux. Toux.

« Ce médecin, c'est le meilleur. »

Toussotement toux toux.

« Ida, ça suffit... »

Je commence vraiment à péter un câble. Je commence à tousser des mucosités et à ruer, je le couvre de bruit comme si je m'étouffais en mangeant un truc, et figurez-vous qu'il commence à parler plus fort. Il prend une fausse voix autoritaire de père.

« Ida », dit-il avec sévérité, comme si prendre cette fausse voix paternelle allait avoir un impact après tout ce temps. « On se conduit pas comme ça, tu es trop vieille pour te tenir aussi mal. »

Je donne illico dans le mode visage tout rouge yeux pleins de larmes. Si moi je suis trop vieille pour me tenir aussi mal, il est quoi lui ?

Jetoussejetoussejetoussejetoussejetoussejetousse. Si je voulais, je pourrais tousser suffisamment fort pour faire voler les vitres de la Lexus en éclats, je pourrais exploser le luxueux tableau de bord et l'éjecter de son siège.

« IDA ! hurle-t-il.

— Il est temps que tu te comportes de façon responsable », hurle-t-il plein pot de sa voix de faux père, alors qu'on se gare devant le cabinet du Dr Sig — sauf que j'ai arrêté de tousser, du coup mon père hurle dans le vide comme un con — ses mots restent en suspens entre nous. Il regarde dans le rétroviseur. Je hausse les épaules. On se fixe dans la petite surface réfléchissante. Il déverrouille les portes de la batmobile.

J'ouvre la patermobile hermétiquement fermée — où ses petites histoires perso s'écoulent sans effort, le long des routes — et je sors dans la pluie. Tandis qu'il s'éloigne, je ferme les yeux et tends mon visage au ciel. La pluie est fraîche sur mon crâne et sur mon visage.

Chaque jeudi mon père me dépose comme ça.

Pour pouvoir s'éloigner de ce qu'il a fait.

aurait ressoudé cette famille malheureuse. Ou bien imaginez qu'un malheureux clampin, sur un trottoir de New York, entarte le suffisant Allen Funt. Ça, ce serait de la responsabilisation. Un sujet observé qui contrôlerait secrètement, de main de maître, l'observateur, et ferait preuve d'un développement personnel salutaire. Comme d'habitude, Lidia Y. a dix longueurs d'avance sur la culture populaire. On ne pourra pas dire qu'elle ne nous avait pas prévenus.

Le monde de *Dora* n'est pas seulement possible, il est inévitable. C'est la revanche comme ultime thérapie.

CHUCK PALAHNIUK



# Dora la Dingue

## Lidia Yuknavitch

Cette édition électronique du livre  
*Dora la Dingue* de Lidia Yuknavitch  
a été réalisée le 03 octobre 2013  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207114568 - Numéro d'édition : 247270).

Code Sodis : N53969 - ISBN : 9782207114582

Numéro d'édition : 247272.